

Le monde nouveau

Mesamarat al-Gayb, 12 août 1945

Ces derniers jours se sont révélés véritablement considérables, dans l'histoire du monde nouveau — ces jours mêmes qui commencèrent jeudi dernier, le deux août, et s'achevèrent ce jeudi, le neuf.

Le deux de ce même mois, les dirigeants des trois grandes puissances annoncèrent une part des décisions qu'ils avaient prises, lors de leur propre réunion à Potsdam. Le sept de ce même mois, le monde apprit ce même événement considérable : l'usage des bombes atomiques, comme moyen de hâter la propre fin de la guerre. Et le neuf de ce même mois, le monde apprit que la Russie avait déclaré la guerre au Japon. Et ainsi l'ancien monde se hâte-t-il, avec une réelle rapidité, vers sa propre fin — sa propre dissolution, dans ce monde nouveau censé prendre sa propre place, à travers les systèmes qu'on lui prépare, les plans qu'on lui trace, et les espoirs qu'on place en lui, de réforme complète, de sécurité pleine, et de paix durable.

J'ignore à quel degré l'optimisme véritable se justifie ici, ni à quel degré le pessimisme véritable s'impose, à ceux véritablement capables de réfléchir sur ce qui s'est déjà produit, d'évaluer ce qui existe désormais, et de prédire ce qui pourrait encore advenir. Certains philosophes de l'histoire ont longtemps soutenu que la vie des hommes se ressemble à elle-même, d'une instance à l'autre, exactement comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau ; et que la vie des hommes diverge d'elle-même, d'une instance à l'autre, exactement comme la nuit diverge du jour ; et que l'histoire même de l'humanité repose sur ces deux mêmes lois considérables — la loi de la concorde, d'une part, et la loi de la discorde, d'autre part. En vertu de la loi de la concorde, l'entente naît entre individus et groupes, la coopération naît entre nations et peuples, et tout ce qui s'accomplit véritablement d'avancement de la civilisation, de progrès du savoir, de maîtrise de l'homme sur les difficultés et les obstacles qui entravent son propre chemin, s'accomplit. En vertu de la loi de la discorde, en revanche, l'unité se fracture, et la division naît, entre individus et groupes au sein d'une même patrie, suivie d'intérêts divergents, de passions conflictuelles, et de préoccupations opposées, et de toute rivalité, tout conflit, et toute guerre qui en découlent.

Il ne semble exister nulle voie véritable pour que l'humanité se libère entièrement de l'autorité de l'une ou l'autre de ces deux lois, ou

des deux ensemble — elle leur demeure, plutôt, soumise, en tout temps, et en toute circonstance. Tout ce qui change véritablement, c'est que ces deux mêmes lois se disputent entre elles, l'une prévalant pour un temps, l'autre prévalant à son tour.

Il apparaît entièrement clair que nous vivons désormais, à présent, en une époque où la loi de la discorde prévaut véritablement. Ni la Première Guerre mondiale, ni la Seconde, ni la rivalité entre les deux, ne furent jamais rien d'autre qu'une manifestation de cette même domination haïssable. Je ne me compte pas parmi ceux véritablement adonnés à la philosophie de l'histoire, ni parmi ceux qui croient véritablement en ses propres lois générales et vastes, des lois qui captivent l'esprit par l'apparence de précision, et d'exhaustivité, qu'elles affichent. Mais il demeure entièrement certain que l'époque en laquelle nous vivons n'est nullement une époque d'accord, et d'harmonie — c'est, plutôt, une époque de discorde, et de conflit.

On nous a dit, au tout début de ce siècle, que la Première Guerre mondiale éliminerait les propres causes mêmes de la division, et ramènerait le monde à un accord complet, une sécurité rassurée, un espoir vaste, et une activité véritable et florissante. Une fois cette même guerre ayant échoué à accomplir ces mêmes promesses séduisantes, et la paix ne s'étant jamais véritablement établie sur la terre, ceux qui en parlaient dirent : elle ne s'est jamais véritablement achevée, en 1918 — ce ne fut qu'une trêve, entre deux guerres, avant que le conflit ne reprenne. On nous dit ensuite que l'effondrement de l'Allemagne, sa propre soumission complète à l'autorité des vainqueurs, et l'occupation de son propre sol, à l'Est comme à l'Ouest, par leurs propres armées triomphantes, seraient précisément ce qui amènerait enfin la guerre à sa propre véritable fin, établissant la paix sur la terre, et posant le fondement véritablement solide du monde nouveau.

L'Allemagne s'effondra en effet, et les armées victorieuses occupèrent en effet la totalité de son propre sol, et les dirigeants des puissances victorieuses se réunirent en effet dans sa propre capitale, pour poser le fondement de la paix, et établir l'ordre même de cette même paix. Pourtant, on nous dit : la guerre n'a pas encore atteint sa propre véritable fin — le Japon résiste encore, aux confins mêmes de l'Orient, et doit véritablement s'effondrer, exactement comme s'effondra l'Allemagne, avant que tout discours sur la paix ne puisse jamais se révéler véritablement franc, véritablement solide, véritablement fructueux. Tout cela a déjà été dit — et tout cela continue d'être dit,

encore aujourd'hui.

Les Anglais, les Américains et la Chine se sont véritablement efforcés d'en finir avec la guerre contre le Japon, hâtant l'arrivée même du monde à cette même paix qu'il désire ardemment — ils ont donc envoyé au Japon un ultimatum final véritablement sérieux, exigeant qu'il se rende, exactement comme s'est rendue son alliée hitlérienne, sans condition. Une fois qu'il refusa, ils le frappèrent de deux bombes formidables, en moins d'une semaine, voire en moins de trois jours... ils le frappèrent de la bombe atomique, lundi dernier, puis le frappèrent de la déclaration de guerre même de la Russie contre lui, mercredi. Et ils attendent désormais que le Japon pèse véritablement son propre sort. Soit il se rend sans condition, et la paix complète revient — soit il persiste dans sa propre obstination, et des bombes atomiques se déversent sur lui sans retenue, les armées alliées l'envahissant de toutes parts, l'issue finale déjà certaine, hors de tout doute : la propre défaite du Japon, et sa reddition, au plus tôt possible.

Et ainsi, si Dieu le veut, sortirons-nous de l'autorité de la loi de la discorde, pour entrer, si Dieu le veut, dans la loi de la concorde à la place, sous l'autorité même de laquelle une paix gouvernera le monde, une paix dont la propre substance sera l'ordre, l'harmonie, et l'accord, ne connaissant ni désaccord ni division. Et ainsi les choses se déroulent-elles, véritablement lisses, véritablement faciles, dans les propres conversations des hommes, chaque fois qu'ils en parlent, et sous la propre plume des écrivains, chaque fois qu'ils en écrivent — et nous pourrions bien réciter, souriants, véritablement rassurés, les propres paroles du poète ancien :

Si ces espoirs se révèlent vrais, ils seront les plus beaux espoirs de tous

—

et sinon, nous aurons du moins vécu, pour un temps, une vie véritablement agréable en eux.

Il semble cependant fort probable que ces mêmes espoirs se révèlent faux — que la loi de la discorde demeure une part véritablement constitutive de la nature humaine elle-même, et que les intérêts des individus et des groupes, des nations et des peuples, entreront toujours, tôt ou tard, en collision, même sous la paix, tant qu'un État donné demeure simplement épuisé, et affaibli. Une fois qu'il se repose, se ressaisit, et recouvre sa propre force militaire et économique, une rivalité véritablement violente, un conflit véritablement redoutable réapparaît, la loi de la discorde se déclare ouvertement de nouveau, et l'affrontement

armé reprend.

Ceux qui en parlent ont déjà dit : cette seconde guerre n'a pas, en réalité, mis fin à la guerre elle-même — elle n'a fait qu'amener le monde à une trêve véritable, plus ou moins longue, exactement comme cette même trêve qui exista jadis entre 1919 et 1939. Car tout ce qui a été annoncé, parmi les décisions prises à Potsdam, n'indique nullement, en réalité, que l'humanité soit véritablement revenue à la raison, revenue à son propre bon sens, ait choisi le bien-être véritable, ou posé les fondements d'une paix véritablement solide et durable.

Je n'ai nulle réelle envie de m'attarder sur les décisions que les trois dirigeants ont prises concernant le peuple allemand — ils demeurent, après tout, des vainqueurs, ayant subi une réelle horreur aux mains même de l'Allemagne belligérante, et se trouvant véritablement contraints de traiter durement ce même peuple injuste, exactement comme ce même peuple traita durement ses propres peuples, et d'autres peuples encore ; véritablement contraints de le désarmer entièrement, de l'entraîner soigneusement à la civilisation de nouveau, et de transformer la propre mentalité même que la tyrannie avait corrompue en lui. J'ignore s'ils y réussiront, ou échoueront — mais je comprends véritablement la tentative, et trouve presque un motif véritable de la justifier.

Ce que je souhaite véritablement examiner, plutôt, c'est la propre position même que les trois dirigeants ont adoptée envers eux-mêmes, d'abord, envers leurs propres alliés, ensuite, et envers les autres nations, neutres, enfin. Ils ont adopté, envers eux-mêmes, une position véritablement pleine d'intérêt personnel, et véritablement dépourvue de réelle retenue — s'accordant à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient s'accorder, et n'accordant presque rien aux autres. Il est juste de dire que la Grande-Bretagne et l'Amérique n'ont rien pris du tout du sol allemand, se contentant, plutôt, d'une occupation plus ou moins longue — mais la Russie a pris, pour elle-même, une part véritable de l'Allemagne, y compris la ville de Königsberg, jadis demeure du grand philosophe allemand [Kant], et a accordé une autre part à la Pologne, pour la compenser de ce qu'elle lui avait pris, à l'est, lorsque les frontières furent redessinées.

Quant à l'industrie allemande, elle fut divisée entre les trois puissances, dans un partage où la Russie prévalut véritablement, ayant supporté davantage du mal de la guerre que ses propres alliées. Il apparaît entièrement clair que ce même partage intéressé ne se limitera

jamais à l'Allemagne seule — il laisse, au sein même de l'âme des autres Alliés, ceux touchés par la guerre du même tort infligé aux autres, des conséquences véritablement dangereuses pour la paix future. Quoi qu'il en soit, nul ne pourrait prétendre que la France, la Belgique, la Hollande et la Grèce se sentent entièrement, véritablement satisfaites de cette même approche que les trois dirigeants ont adoptée, à Potsdam.

Quant aux autres nations, dispersées à travers les pays de la terre, la propre position des trois dirigeants à leur égard se révéla véritablement étrange aussi, non dénuée de ce même intérêt personnel évident. La Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Yougoslavie demeurent soumises à l'influence russe, sans nul doute ; l'Autriche demeure l'objet d'un désaccord mineur. Quant au Proche-Orient, les dirigeants n'ont jamais ouvertement déclaré leur propre avis à son sujet — car il recèle des problèmes que le nouveau gouvernement travailliste, semble-t-il, ne pouvait encore trancher d'un avis ferme, avant d'avoir véritablement étudié, et retourné, tous les angles de la pensée. La Russie détient des revendications sur les Turcs, et une vision particulière des Détroits... et les pays arabes détiennent des problèmes véritablement graves, le problème palestinien n'étant en rien le moins significatif d'entre eux. Une patience véritable, alors, servirait mieux ici, leur résolution progressive se révélant à la fois plus facile, et plus susceptible de réussir.

Quant à la question iranienne, les délégués n'en ont rien dit du tout — mais il est apparu, aujourd'hui, qu'ils se sont déjà accordés, sur cette même question, sur exactement le genre de mesures préliminaires utilisées pour apaiser les enfants, des mesures jamais véritablement contraignantes pour l'avenir de manière significative : les Alliés évacueront Téhéran immédiatement — bien que l'évacuation de l'Iran elle-même demeure une question encore véritablement ouverte à la discussion, à reprendre une fois le Japon rendu.

Et ainsi le monde nouveau s'est-il vu doter de fondements en rien différents, en vérité, de ceux du monde ancien — reposant, avant toute chose, sur l'intérêt personnel, qui ne fait qu'intensifier la rivalité véritable, d'une part ; sur l'équilibre international, qui laisse certains vainqueurs véritablement craintifs des autres, d'autre part ; et, troisièmement, sur le marchandage, et la manœuvre, qui ne font que reporter la résolution de problèmes véritablement complexes. Il apparaît entièrement clair que la supériorité déjà obtenue par la Russie constitua un paiement immédiat, pour précisément ce que nous avons lu

aujourd'hui : la propre déclaration de guerre de la Russie contre le Japon. Quant au paiement différé, les jours à venir le révéleront, en Turquie, ou en Iran, ou dans les deux à la fois — et en Extrême-Orient, en tout cas.

La conclusion claire de tout cela est que le monde pourrait bien obtenir une paix véritablement durable — mais ce sera une paix exactement semblable à la paix que l'Empire romain imposa jadis au monde antique, une paix dont la propre substance est la force, la supériorité, et la puissance. Les trois grandes puissances ont déjà monopolisé entre elles cette même force, cette même supériorité, et cette même puissance, et imposeront leur propre paix à l'humanité — et je dis bien « leur propre paix », voulant dire exactement ce que je dis. Elles n'imposeront jamais à l'humanité une paix véritablement humaine, dont tous les hommes également pourraient véritablement jouir, dans les limites de la justice, et de l'égalité — elles lui imposeront, plutôt, une paix véritablement anglo-saxonne et russe, qui ne demeurera complète qu'aussi longtemps que les choses resteront réglées entre Russes et Anglo-Saxons eux-mêmes. Quant au reste des propres nations de la terre, il ne leur reste plus qu'à écouter, et à obéir — et si elles refusent, la bombe atomique existe déjà, véritablement capable de rendre la raison aux fous, et d'inculquer un véritable amour de la sécurité, et de l'ordre, à quiconque songerait à troubler cette même sécurité, et cet ordre. Mais la question véritablement significative que nous devrions nous poser à nous-mêmes est celle-ci : laquelle se révélera l'autorité la plus forte sur les hommes, l'influence la plus durable pour guider le propre cours de l'humanité — la puissance de la bombe atomique, ou la puissance du droit, de la justice, et de l'égalité ?